

Fiche de lecture sur *Les sources de la honte*, Vincent de Gauléjac

Présentation de l'auteur et de l'émergence de la question de la honte dans son travail :

Vincent de Gauléjac est un sociologue français, né en 1946. Il contribue à créer un champ de recherche, la sociologie clinique, qui vise à décrire l'aspect existentiel des rapports sociaux. Cela le conduit à identifier certaines souffrances psychologiques comme des empreintes du social dans l'individu mais aussi à préconiser des réponses sociales à des drames apparemment individuels. Depuis 2005, il observe la manière dont la gestion du travail, le management produisent malaises et maladies (*La société malade de la gestion* en 2005, *Travail, les raisons de la colère*, 2011 et *Le capitalisme paradoxant* avec Fabienne Hanique).

Dans un entretien croisé avec Serge Tisseron, il donne quelques éléments sur l'apparition du thème de la honte dans ses questionnements : "Pour moi, cette question a émergé bien longtemps avant que je sois chercheur, quand j'étais éducateur de rue. À ce moment-là je n'avais pas de formation de travail social et les jeunes disaient toujours : « C'est la honte, c'est la honte. » Puis j'ai été amené dans le cadre du Laboratoire de changement social à développer un programme de recherche sur « Honte et pauvreté » par rapport à une réflexion qui existait en sociologie sur l'invalidation, la stigmatisation, la dévalorisation. Nous retrouvons tout ce que Bourdieu appelle les « violences symboliques » et les glissements entre « être pauvre » et « être un pauvre type » (être disqualifié, invalidé). Alors, ces jeunes développaient tout un ensemble de rituels de neutralisation du risque d'être confrontés à des images négatives. Entre eux, je pense qu'il s'agissait de jouer et de résister, je dirais, à la violence humiliante par rapport à la société. Ce sont ces premières idées qui m'ont amené à m'intéresser à la honte»¹.

Résumé de l'ouvrage :

Le texte décrit la honte pour en indiquer la complexité. Ce sentiment se déploie sur trois plans : psycho-sociaux, psycho-affectifs et psycho-sexuels. Ces trois plans peuvent se répondre de telle sorte que la honte se noue et persiste en l'individu. Mais ce jeu entre les trois plans est aussi ce qui va permettre de la dépasser.

Bien que ces pages aient tout d'une analyse psychologique de la honte, l'auteur souligne tout au long du livre l'origine sociale de la honte et la nécessité de pouvoir traiter ce sentiment «dans le social»². Ainsi, le texte n'est jamais seulement de l'ordre de la description ou du

¹ Entretien avec Serge Tisseron et Vincent de Gauléjac à propos de leurs travaux sur la honte, Didier Drieu et Régine Scelles, revue *Dialogue*, 2010 / 4 (n° 190), <https://www.cairn.info/revue-dialogue-2010-4-page-7.htm>

² page 72.

diagnostic, il ne cesse de proposer des perspectives de remédiation et de guérison, bien que ce point soit plus systématiquement fouillé dans la cinquième partie de l'ouvrage, intitulée «le dénouement».

Par ailleurs, l'approche de Gauléjac se veut nuancée : s'il décrit obstinément les ravages de la honte pour les individus, il défend aussi la valeur culturelle d'un sentiment par lequel l'individu construit et cultive son lien aux autres³.

Structure de l'ouvrage :

L'introduction vise à exposer les enjeux liés au thème de la honte tout en précisant les éléments biographiques qui peuvent aider le lecteur à situer l'auteur, à déterminer en quoi il est impliqué par et dans sa recherche.

Gauléjac légitime son propos en affirmant dès les premières pages que le sentiment de honte s'alimente lui-même parce qu'il est tu. Il est donc à son sens indispensable d'en parler. En même temps, et en filigrane, le lecteur entraperçoit aussi toutes les précautions de l'auteur et les vulnérabilités des acteurs : si la honte fait honte, quelle place pour le dévoilement par une écriture publiée ?

La première partie de l'ouvrage «Les multiples facettes de la honte» expose quatre récits de vie, constitués⁴ par les acteurs au sein de séminaires animés par l'auteur, puis cherche à définir le sentiment de honte, proposant une liste de ce qui le compose : sentiment d'illégitimité, de défaillance parentale, de déchéance, de non-dit, et inhibition.

Gauléjac caractérise ici la honte comme un «méta-sentiment» : on peut comprendre à la fois qu'il est au-delà des autres émotions, au-dessus de tout autre sentiment mais aussi qu'il colore tout le champ affectif du sujet. La honte n'est pas un sentiment bien délimité, qui s'attacherait seulement à un domaine de l'existence ou à quelques souvenirs précis. Il traverse l'existence car il touche à l'être de l'individu -ou disons à sa vision de son identité- et non à ses actions. A la lecture de ses pages, j'ai presque envie de dire que l'expression juste consisterait non à dire «j'ai honte», peut-être pas même je suis honteux/se, mais je suis ma honte.

Dans chacun des aspects, l'auteur souligne que la honte apparaît dans la relation aux parents, au sein de la famille. La honte des parents fait naître la honte de soi dans la mesure où les parents sont pour l'enfant objets d'identification. Mais la honte de soi entraîne tout autant la honte de ses parents, dans la mesure où si l'enfant n'est pas en mesure de construire une image de lui-même valorisante, c'est qu'il ne peut trouver en eux un appui. La honte de soi enveloppe la honte de et pour les parents.

³ Ce point est particulièrement net dans la conclusion. Après s'être livré à une synthèse très rapide des cultures de la fierté, il dénonce les conséquences de l'idéologie de la réalisation de soi qui livre l'individu aux regards des autres. L'incertitude et la plasticité de ce qu'il faut être, chercher incessamment confirmation de sa conformité.

⁴ mais pas écrits par les acteurs eux-mêmes.

La seconde partie est une exploration des effets de la pauvreté, de la domination, des violences «extrêmes» qui nient l'appartenance à l'humanité. Dans celle-ci, l'auteur cherche à montrer comment les violence physiques et symboliques marquent l'intériorité de l'individu. Elles font porter à l'individu la charge de la contradiction liée à l'identité subjective en retournant le paradoxe de l'identité, livrant ainsi l'individu au travail destructeur d'une injonction paradoxale :

«Le terme d'identité contient une contradiction puisqu'il signifie à la fois ce qui est semblable, identique (idem), et ce qui est différent, ce qui se singularise. Cette dynamique contradictoire est au coeur des processus identitaires. L'individu se définit toujours et de façon indissociable par rapport aux autres et par rapport à lui-même. Il a besoin d'appartenir à un ensemble, une famille, un groupe, une classe, un peuple... et d'être reconnu comme membre particulier de sa communauté d'appartenance. Le besoin d'identification et le besoin de différenciation sont opposés et complémentaires. Cette dialectique existentielle lui permet de s'affirmer comme sujet unique, singulier; «à nul autre pareil», et pourtant semblable à tous les siens.

La honte apparaît lorsque ces processus identitaires sont perturbés, mettant le sujet dans une confusion extrême entre ce qu'il est dans le regard des autres et ce qu'il est pour lui-même. C'est le cas lorsqu'il est soumis à une injonction paradoxale qui l'oblige à s'affirmer comme différent de ses semblables»⁵.

La troisième partie s'intitule «Histoires de vie et choix théoriques». Elle est construite autour des figures de Freud, Sartre et Camus. Elle a pour ambition de présenter les visions de la honte de ces trois auteurs tout en les confrontant à leurs existences, en les inscrivant dans leur biographie. Pour Freud, cela donne lieu à une critique assez sévère : l'enjeu est manifestement de dénoncer la réduction par la psychanalyse freudienne des émotions à la culpabilité, minorant le statut déterminant de la honte, et donc l'articulation du psychique et du social dans l'individu.

Dans les écrits de Sartre, Gauléjac fait le lien entre une anecdote concernant Sartre enfant et la compréhension de la honte comme une réaction du sujet qui lui fait éprouver ce qui le lie aux autres. Dans le choix des extraits de Camus, l'auteur se montre soucieux d'articuler la volonté affirmée de témoigner de la pauvreté et une dialectique de la dignité et de l'indignité.

Dans la quatrième partie, l'auteur pose sa propre description théorique de la honte. Ces pages visent à systématiser le fait que ce sentiment se trouve au point de croisement d'une histoire psychique et d'une histoire sociale : une vulnérabilité sociale vient faire résonner une fragilité psychologique.

Dans la cinquième partie, il montre en quoi l'individu ne se contente pas de subir passivement la honte : en raison de la honte, préserver une certaine estime de soi est une

⁵ page 81

question de survie. Il distingue alors les mécanismes de défense, qui vont aboutir à répéter le conflit, des mécanismes de dégagement, qui permettent de se libérer de l'emprise du sentiment de honte. Au titre des mécanismes de défense, il met l'ambition, le repli sur soi, l'alcoolisme et l'orgueil. A son sens, pour aboutir au dégagement, il est nécessaire de réveiller l'imaginaire, «restaurer son histoire» et «refuser l'intériorisation», c'est-à-dire inscrire la honte et s'inscrire soi-même dans le champ social et politique.

La dernière partie aborde ce que les acteurs honteux déclenchent chez leur vis-à-vis : mépris ou compassion, autant de réactions qui ne reconnaissent pas l'autre dans sa dignité de sujet. L'enjeu pour le sociologue clinicien est ici de comprendre en quoi la honte fait résonner la honte dans le face-à-face intersubjectif. Cela le conduit à privilégier l'approche de Devereux, et l'importance qu'elle donne au contre-transfert⁶ plutôt qu'au transfert⁷ : «Pour Devereux, l'essentiel réside dans la compréhension des obstacles que nous mettons en oeuvre à la compréhension. C'est par l'investigation de la relation du chercheur à son objet que l'on accède à l'objet lui-même. Les obstacles rencontrés sont autant de moyens de connaissance et non des scories qu'il faut éliminer à tout prix. Le rôle de l'anxiété est bien entendu déterminant.»⁸

Pourquoi cet ouvrage ? Par intérêt pour le rapport établi dans le texte entre la honte et l'acte d'écrire.

J'ai commencé la lecture des *Sources de la honte* par la fin, attirée par le titre de la cinquième partie, «le dénouement», qui laisse aussi passer une signification romanesque. Je suis donc assez vite tombée sur les pages (261-263) consacrées à Annie Ernaux et Jean Genet. Gauléjac affirme que l'écriture est une manière de dénouer le complexe de la honte. Cette idée me parle mais dans un premier temps, je ne suis pas très à l'aise avec les équivalences posées entre écrire - parler - s'exprimer⁹. Et ce malaise me pousse à m'interroger sur les différences que j'établis entre parler et écrire ainsi que ma très grande méfiance quant à l'injonction contemporaine à l'expression¹⁰.

⁶ «Ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci.», Vocabulaire de la psychanalyse, Laplanche et Pontalis, article contre-transfert.

⁷ "Désigne, en psychanalyse, le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique», ibid, article *transfert*.

⁸ Vincent de Gauléjac, *Les sources de la honte*, page 286.

⁹ Cf Texte témoin «Tours de manège ! », mai 2017

¹⁰ au croisement de la philosophie de Foucault et du travail de Gauléjac, peut se poser la question de savoir en quoi l'injonction à l'expression peut renforcer la honte, le dévoilement par la parole accroître encore le dénuement ?

FL Maryla- *Les sources de la honte*, jeudi 11 mai 2017

Mais quand je rebrousse chemin dans le livre, elles prennent une autre signification. Je trouve en effet, de la page 166 à la page 177, un très beau passage sur Camus ¹¹.

J'en retiens :

page 167, particulièrement la citation de Camus sur la mémoire : *«L'essentiel n'est pas dans le sentiment intime de l'auteur; mais dans le témoignage porté sur le monde dont il est issu. Il ne s'agit pas ici de se raconter (...) mais de rendre compte d'un univers social.*

«La mémoire des pauvres déjà est moins nourrie que celle des riches, elle a moins de repères dans l'espace parce qu'ils quittent rarement le lieu où ils vivent, moins aussi de repères dans le temps d'une vie uniforme et grise. Bien sûr il y a la mémoire du cœur dont on dit qu'elle est la plus sûre, mais le cœur s'use à la peine et au travail, il oublie plus vite sous le poids des fatigues. Le temps perdu ne se retrouve que chez les riches. Pour les pauvres, il marque seulement les traces du chemin de la mort. Et puis, pour bien supporter, il ne faut pas trop se souvenir.» (Camus, 1994, p.79)».

page 168, une autre citation de Camus : *«Si la misère m'empêche de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire, le soleil m'a appris que l'histoire n'est pas tout... Il y a l'histoire et il y a autre chose, le simple bonheur, la passion des êtres, la beauté naturelle...»*

et page 173, des poupées russes - une citation enchâssée dans la citation d'un exergue : *««Écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi» écrit Jean Genet, cité en exergue du livre d'Annie Ernaux, La place.»*

Dans ces trois citations, il y a pour moi tout ce qui fait le sens de l'écriture : rendre visible ce qui ne l'est pas, ne pas oublier de rendre ce «soleil», ce «simple bonheur» sinon le témoignage n'a que le sens de l'accablement et de l'injustice, fuir encore une fois mais à rebours, pour retrouver la trahison, l'attachement par-delà le détachement.

Maryla Slaoui,
Clermont-Ferrand,
jeudi 11 mai 2017.

¹¹ alors que Genet me parle d'habitude bien plus que Camus.. Annie Ernaux, cela dépend mais je suis loin d'avoir lu tous ces livres.